

Concours commun d'entrée en 1^{re} année Sciences Po

IEP 2024

Plus de 120 fiches

pour réussir l'épreuve de
Questions contemporaines

Méthodologie et conseils

Le corps L'alimentation

Synthèse complète sur les deux thèmes : concepts-auteurs-problématiques

Les textes fondamentaux et exemples pour nourrir vos copies

Dissertations corrigées

Rédigé par des
enseignants spécialistes
des concours IEP

Coordination
René Rampnoux



Introduction au thème « Le corps »

Le corps sans limite

par René Rampoux

« Nul ne sait ce que peut le corps... Personne ne sait de quelle manière ou par quels moyens l'esprit meut le corps » (Spinoza, *Éthique*).

Plus facile de dire ce qu'il n'est pas que de tenter de le définir. Le corps n'est pas un ensemble d'organes, ni un organisme, ni une machine, ni seulement le corps que décrit objectivement la science car « tout ce que je suis, je le suis comme situé, comme être au monde dont le corps est la manière d'être. Le corps est ainsi à la fois position et exposition » (Gérard Bailhache, *Le Corps*). Corps vient du latin *corpus* qui dérive du vocable indo-européen *kar* (faire, fabriquer, créer), et du radical sanscrit *karp* qui signifie beauté (*brunorigolt.org*). Un peu de matière dans un lieu pendant un temps et voilà un corps : la Terre, le soleil, l'ordinateur, le chien, un arbre, les atomes... sont des corps ; pas la Voie lactée, la forêt, la foule. Mais dire « le corps, mon corps », c'est traiter de l'humain, d'un corps particulier inséparable de l'esprit qui l'anime, qui sent, ressent et que l'on peut sentir. Ainsi le vicomte de Turenne (maréchal de France à 32 ans) soliloque à la veille d'une bataille : « Tu trembles, carcasse, mais tu tremblerais bien davantage si tu savais où je vais te mener ! » (1667).

Si pour Émile Durkheim, le corps joue le rôle de « facteur d'individuation » pour distinguer une personne d'un autre (*Les formes élémentaires de la vie religieuse*), il n'a jamais défini l'humain. Le corps n'est qu'un cadavre pour Homère, un « tombeau de l'âme » pour Platon (*Gorgias*), une chose étendue pour Descartes. Nos contemporains hésitent : va-t-on vers *L'avènement du corps* (Hervé Juvin, 2005) ou est-ce l'époque de *L'Adieu au corps* (David Le Breton, 1999) ? Paradoxe : d'une part, « le corps est le premier et le plus naturel instrument de l'homme » (Marcel Mauss, *Les techniques du corps*). C'est notre vecteur social, psychologique, culturel, religieux essentiel. Le corps est toujours porteur de récits. Il garde trace des

traumas. Et d'autre part, « l'homme ignore à peu près tout de son corps, n'a jamais vu ses propres entrailles ; il aperçoit rarement son sang... Il n'est autorisé par la nature à connaître que la périphérie de son corps... Reconnaissons d'ailleurs qu'il n'en a cure. Rien n'est plus flagrant (ni plus étonnant) que la faculté de l'homme de vivre en plein mystère, en pure ignorance de ce qui le touche au plus près, ou le plus gravement » (Francis Ponge, *Le parti-pris des choses*).

Le féminisme, la révolution sexuelle, l'expression corporelle, le *body art*, la critique du sport, l'émergence de nouvelles thérapies ont mis le corps au premier plan dans une société occidentale qui longtemps voulût l'ignorer, en Tartuffe : « Couvrez ce sein que je ne saurais voir. »

■ 1. Dualité

Pour décrire le corps, les oppositions sont légion : le gras/le muscle, le corps-totalité/le corps-ensemble-d'organes, l'intériorité/l'extériorité. Pour l'analyser de même : nature/culture, le corps-objet, celui du médecin ou du physiologiste/le corps-sujet, celui de mon existence et de ma présence au monde, le corps dedans/le corps dehors. « Le corps est la jonction entre l'extérieur et l'intérieur, il unit ces deux plans » (François Dagognet, *Le corps*). David Le Breton insiste sur l'unité de l'homme qui doit toujours être considéré comme une totalité reliée à son environnement naturel et psychique. L'être humain n'aime pas être réduit à son corps alors que l'amour ou la tendresse s'adressent à de la chair pourtant.

□ Mon corps ?

Pour le christianisme, il est l'œuvre de Dieu, fait à l'image de Dieu. « Les hindous professent qu'à côté du corps visible (on dit "grossier"), qui comprend le squelette, la chair, les organes de perception et d'action, existe un ensemble de structures normalement invisibles qui double en quelque sorte le corps grossier et porte de ce fait le nom de corps "subtil"... Par des gestes d'une banalité triviale (se tenir droit, respirer lentement), les adeptes prétendent opérer la

transmutation de la personne humaine (Jean Varenne, *Encyclopædia Universalis*). Yoga ne signifie-t-il pas « action d'atteler, de maîtriser, de dompter » ?

Notre corps est l'élément dont nous recevons le plus d'informations. Par les cinq sens (la madeleine de Proust) et par des récepteurs sensoriels internes (équilibre et position du corps comme son état physiologique); ce flux interne ne s'arrête jamais, nous ne pouvons pas l'éteindre. Pourtant, en dépit de cette multitude de sources d'informations, la conscience corporelle reste limitée. Quand on monte des marches, quand tape avec sa raquette, quand on saisit au clavier... on utilise machinalement notre corps (Frédérique de Vignemont, *encyclo-philofr*).

Paul Valéry, dans ses *Réflexions simples sur le corps, Le problème des trois corps*, présente la réelle difficulté qui existe pour concevoir le corps : « Chacun appelle cet objet Mon-Corps mais nous ne lui donnons aucun nom en nous-mêmes, c'est-à-dire en lui. Nous en parlons à des tiers comme une chose qui nous appartient; mais pour nous, il n'est pas tout à fait une chose; et il nous appartient un peu moins que nous ne lui appartenons... Notre second corps est celui que nous voient les autres, et qui nous est plus ou moins offert par le miroir et les portraits... C'est ce corps même qui fut si cher à Narcisse. Il y a donc un troisième corps. Mais celui-ci n'a d'unité que dans notre pensée, puisqu'on ne le connaît que pour l'avoir divisé et mis en pièces »; c'est le corps que fouillent et explorent l'anatomie et le regard médical. « Je dis qu'il y a pour chacun de nous un quatrième corps, que je puis indifféremment appeler le corps réel, ou bien le corps imaginaire » C'est celui que nous ignorons, « quelque inexistence, dont mon quatrième corps est une manière d'incarnation. » Lorsque Valérie pense à cette situation si simple, sa main sur la table, il en ressent « une stupeur philosophique. Je suis dans cette main et je n'y suis pas. Elle est moi et non-moi. Et en effet, cette présence exige une contradiction; mon corps est contradiction, inspire, impose contradiction : et c'est cette propriété qui serait fondamentale dans une théorie de l'être vivant, si on savait l'exprimer en termes précis » (*Tel quel*). Je suis et je ne suis pas mon corps, les deux propositions sont vraies à la fois.

□ Naturalisme versus constructivisme

Ces deux conceptions du corps opposent deux hypothèses sur ce qui fonde le corps.

1. Comme tout ce qui existe, le corps peut s'expliquer par des causes ou des principes naturels. « Plus personne ne doute aujourd'hui de l'universalité des expressions des émotions » (Jean-Didier Vincent, *Biologie des passions*). Le naturalisme se déduit de Darwin. Il existe un arbre phylogénétique, dont on ignore s'il y a une racine commune à toute vie, mais qui montre que « toute espèce se modifie » et que « les divergences sont irréductibles ». Le biologiste et philosophe allemand Ernst Haeckel (1834-1919), créateur du terme écologie, ramène l'explication des comportements sociaux à la conservation et à la reproduction; ils ont un fondement biologique. Autrement dit, les aptitudes à la culture se transmettent avec un contrôle génétique. Et dans ce contrôle, l'évolution sélective joue aussi.

Transition.

« On peut envisager qu'entre évolution organique et évolution culturelle, les rapports ne soient pas seulement d'analogie, mais aussi de complémentarité. L'évolution biologique a peut-être sélectionné des traits préculturels tels que la station debout, l'adresse manuelle, la sociabilité, la pensée symbolique, l'aptitude à vocaliser et à communiquer. En revanche, et dès que la culture existe, c'est elle qui consolide ces traits et les propage. Il serait vrai de dire que chaque culture sélectionne des aptitudes génétiques qui, par rétroaction, influent sur la culture qui avait d'abord contribué à leur renforcement » (Lévi-Strauss, Unesco 1971).

2. « Le corps humain n'est pas un objet éternel, inscrit de toute éternité dans la nature; c'est un corps qui a été vraiment saisi et façonné par l'histoire, par les sociétés, par les régimes, par les idéologies » (Roland Barthes, *Encore le corps*). Le constructivisme, orientation sociologique très influente, insiste sur le fait que tout événement est nécessairement un « fait social » et que le corps lui-même n'est au fond que le fruit d'une construction socioculturelle. La culture et la société façonnent les désirs et la manière

d'exprimer ses émotions. Pour Marcel Mauss, le corps est « un fait social total ». Lors d'une conférence donnée en 1934 devant la Société de psychologie, Mauss avance une notion appelée à une grande postérité : les techniques du corps, qui sont des actes à la fois physiques et façonnés par l'éducation, « les façons dont les hommes, société par société, d'une façon traditionnelle, savent se servir de leur corps. » Un Américain et un Français ne positionnent pas leurs mains et bras de la même façon quand ils marchent (Michela Marzano, *Penser le corps*). Un Polynésien ne nage pas comme un Français. De même la course, les positions de la main au repos, l'utilisation de la pelle (le manche français est droit, l'anglais a une poignée, ce qui posa problème pour creuser les tranchées en 14-18), les méthodes de chasse : « Le corps est le premier et le plus naturel instrument de l'homme » (Mauss). Les activités physiques et sportives sont une autre voie de mises en jeu des techniques du corps. Georges Vigarello (*Une histoire culturelle du sport*) montre la transformation des techniques corporelles ; illustration, le saut en hauteur qui évolue du saut en ciseau au rouleau ventral, puis au Fosbury-flop. Les techniques du corps, et les styles de leur mise en œuvre, ne sont pas les mêmes d'une classe sociale à l'autre. Les gestuelles propres aux Juifs « traditionnels » et aux Juifs « américanisés » diffèrent entre elles, de même que celles des Italiens « traditionnels » et des Italiens « américanisés ». Inversement, les gestuelles de deux populations « assimilées » de seconde génération ont fortement tendance à se ressembler et à s'apparenter à celles des Américains (David Efron, *Gesture, Race and Culture*, 1941).

Pour Donna Haraway (1944), le système symbolique de l'Occident est fondé non seulement sur des oppositions binaires – corps/âme, matière/esprit, émotion/raison, mais aussi sur la soumission hiérarchique du premier terme au second. Pour Pierre Bourdieu (1930-2002), « le corps est dans le monde social et le monde social dans le corps. » Les acteurs ne sont souvent que des « exécutants inconscients des mécanismes de domination. » Le cas de Victor de l'Aveyron, enfant sauvage français trouvé dans l'Aveyron en 1797 alors qu'il a environ douze ans,

tend à prouver que même la bipédie n'appartient pas à la nature de l'homme car il continuera de marcher à quatre pattes. Le modèle environnemental semble capital pour le développement du corps.

■ 2. Le corps impur

Le corps : une prison pour l'âme. La liste d'activités qui ont de fortes connotations naturelles et que les sociétés humaines ont eu le besoin de cacher ou de déguiser est extrêmement longue : défécation, copulation, mastication... Les enfants ont donc besoin d'être formés et éduqués pour comprendre quels comportements ne sont pas considérés comme civilisés et lesquels doivent être contrôlés, cachés ou supprimés. Le corps est le signe de notre finitude. Il nous renvoie à tout ce qu'on ne voudrait pas être : fragilité, faiblesses, limites, maladies, mort. Depuis toujours, sont instaurées des règles strictes pour éloigner l'impur, qu'il s'agisse de la nourriture, des maladies, des cadavres. Illustration, le *Lévitique* qui demande au peuple juif de respecter un certain nombre d'interdits : est impur tout ce qui sort du corps, comme les sécrétions, le sang menstruel, le cadavre... « Étant enfin de la sorte parvenus à la pureté parce que nous aurons été séparés de la démence du corps » dit Socrate dans le *Phédon* (Platon).

Nous pouvons avoir avec notre corps une relation de dépendance et d'identification complète, mais nous pouvons aussi chercher à nous délivrer de la matérialité de notre corps. « Je n'ai pas réussi à me défaire de moi. Je suis devenu l'objet unique de mon attention. On m'a imposé à moi-même. On m'a cloué à ma personne » (Christophe Bourdin, *Le Fil*, mort du sida à 33 ans). « C'est dans la maladie que nous nous rendons compte que nous ne vivons pas seuls mais enchaînés à un être d'un règne différent dont les abîmes nous séparent, qui ne nous connaît pas et duquel il est impossible de se faire comprendre : notre corps » (Proust, *Le Côté de Guermantes*).

L'idée de vivre dans un monde où le corps n'existe plus renvoie au rêve de ne plus être soumis à ses contraintes, de ne plus être obligé d'assumer ses faiblesses, de sortir de la finitude pour laisser place

à la puissance de la volonté. Dans le « cyberspace », mot inventé par l'auteur américain de science-fiction William Gibson dans son roman *Neuromancien* (1984), le corps n'a plus de place. Le roman d'Albert Cohen *Belle du seigneur* décrit l'aspiration à un « amour chimiquement pur » qui a horreur du corps. La pureté de la passion exclut la saleté, la laideur et les appétits du corps. « Honte de devoir leur amour à ma beauté, mon écœurante beauté » dit l'amant Solal. « Ma beauté, c'est-à-dire une certaine longueur de viande, un certain poids de viande, et des osselets de bouche au complet, trente-deux. » Et de dire : « Juliette aurait-elle aimé Roméo si Roméo avait eu quatre incisives manquantes, un grand trou noir au milieu ? Non ! Et pourtant il aurait eu exactement la même âme, les mêmes qualités morales ! » (Albert Cohen, *Belle du seigneur*). Sur les sites de rencontres, on peut donner libre cours à l'imagination et à l'invention, sans que les contraintes corporelles interviennent. Gare à la rencontre réelle ! Le corps virtuel est présenté comme un renoncement au corps physique pour une prétention à l'absolu.

3. La fabrique du corps

Le corps choisi manifeste « le refus d'une assignation à une certaine expérience, voire à un certain destin, en raison de son corps... La vie biologique ne s'impose plus comme une destinée, mais peut au contraire être investie comme un projet. » On aspire à un retour à la nature mais « le recours à l'« artifice », médical ou technique, n'a jamais été aussi présent » (Anne Duffin, *revue Esprit*, juillet 2022). Le corps doit être adapté à nos exigences, et en premier lieu à celles de l'économie capitaliste. La compétition pour être le meilleur, le dépassement de la nature, je veux choisir mon corps pour être présent dans la société.

« Le corps moderne est un corps exploré..., un corps construit..., produit par l'homme et selon sa volonté. Il s'agit de faire du corps ce que l'on veut... L'imaginaire contemporain se projette dans le fantasme d'un corps sous contrôle. La connaissance ne suffit pas. Il faut qu'elle préside à l'engendrement de soi par soi ou du corps idéal par la société... La science au service de la production du corps et/ou le corps

subsumé aux ambitions scientifiques, tel est à présent l'enjeu. Les moyens se multiplient sans toujours prévoir leurs fins. Néanmoins, la capacité humaine à produire aujourd'hui le corps selon des schémas précis, des savoirs augmentés et une puissance technique en développement constant est l'une des novations les plus propres à bouleverser nos sociétés » (Isabelle Queval, *Le Corps aujourd'hui*).

■ Le corps-machine

Avec Vésale (1514-1554) commence l'anatomie moderne qui, s'appuyant sur la dissection, sépare l'homme de son corps. Les croyances populaires étaient fermement opposées à ces « agressions » contre l'œuvre de Dieu. Regardez le *saint Barthélémy* de la chapelle Sixtine par Michel-Ange qui se représente dans la peau écorchée que tient le saint. « Ainsi chaque corps organique d'un vivant est une espèce de machine divine... qui surpasse infiniment tous les automates artificiels » (Leibniz, *Monadologie*). Descartes pratique des dissections à Amsterdam et fréquente l'école de Van den Enden, médecin-philosophe qui devient son ami ; il écrit : « Ce qui ne semblera nullement étrange à ceux qui, sachant combien de divers automates, ou machines mouvantes, l'industrie des hommes peut faire, sans y employer que fort peu de pièces, à comparaison de la grande multitude des os, des muscles, des nerfs, des artères, des veines, et de toutes les autres parties qui sont dans le corps de chaque animal, considéreront ce corps comme une machine, qui, ayant été faite des mains de Dieu, est incomparablement mieux ordonnée et a en soi des mouvements plus admirables qu'aucune de celles qui peuvent être inventées par les hommes » (Descartes, *Discours de la méthode*). Il n'existe pas d'antécédents à cette vision du corps.

Notre corps n'est pas une chose comme les autres, mais si nous traitons notre corps comme les autres objets qui tombent sous notre pouvoir prométhéen (transhumanisme et désir d'augmenter artificiellement les pouvoirs du corps humain), c'est peut-être que nous avons perdu le sens même des réalités. « Oui, nos membres appareillent, ce qui veut dire qu'ils nous quittent pour former des appareils, des outils pareils à eux, mais appareillés d'eux. Ainsi les mains

lâchèrent leur creux : cuillère ou pelle ; leurs doigts : fourche et fourchette... Les membres en général, leurs gestes et leurs mouvements, déposent à l'extérieur des outils et des machines... Oui, notre corps se débarrasse et s'allège... Nos corps s'expliquent par les machines parce qu'ils les ont déjà produites » (Michel Serres, *Variations sur le corps*). Le corps devient « une instance de branchement, un terminal, un objet transitoire et manipulable... un kit, une somme de parties éventuellement détachables à la disposition d'un individu saisi dans un bricolage sur soi et pour qui justement le corps est la pièce maîtresse de l'affirmation personnelle » (David Le Breton, *Figures du corps accessoire*). La technique maximise les fonctions du corps au risque de son artificialisation. Tout ne devrait pas être objet offert à notre pouvoir pour être utilisé.

Pour le philosophe allemand Peter Sloterdijk (1947), le corps n'est plus différent de la machine. Ce qui est né et ce qui est fabriqué se superposent. « L'ère de l'humanisme comme modèle d'école et de formation est terminée. L'évolution à long terme mènera-t-elle à une réforme génétique des propriétés de l'espèce ? » La technique n'est plus assimilable. Aucun maître ne domine plus la matière ou la technique. Nous vivons « l'expulsion hors des habitudes de l'apparence humaniste ». Pour repenser les situations moyennes, normales en démocratie après les extrémismes du xx^e siècle, la postmodernité finit par faire passer pour anodin le monstrueux biologique (Peter Sloterdijk, *La Domestication de l'être*).

La question de la brevetabilité du vivant pour les besoins de l'industrie et de la recherche est soutenue par la libre entreprise et le droit de propriété, face au principe du bien commun. Une directive du Parlement européen et du Conseil de l'Europe (juillet 1998) l'admet : « Une matière biologique isolée de son environnement naturel ou produite à l'aide d'un procédé technique peut être l'objet d'une invention, même lorsqu'elle préexistait à l'état naturel. » Le corps humain ne l'est pas mais « Un élément isolé du corps... y compris la séquence ou la séquence partielle d'un gène, peut constituer une invention brevetable. » Avec

la loi française relative à la bioéthique de 2004, ne sont pas brevetables le corps humain et les inventions contraires à la dignité de la personne humaine.

▣ Corps choisi

Par son corps-œuvre montré, chacun a le droit de modifier son corps et d'imposer au monde l'identité qu'il choisit. La peau, par le tatouage, devient un refuge pour exposer, voire sauvegarder, quelque chose de soi pour soi-même autant que pour la mémoire de l'Autre qui voit. L'artiste plasticienne Mireille Porte dite ORLAN (*De l'art charnel au baiser de l'artiste*) s'oppose à la dictature de la génétique et à la croyance que tout est déterminé à l'avance : l'individu a le droit et la possibilité de ne pas accepter ce qu'il est et de ne pas s'en remettre au sort. Reprenant à son compte le mot d'ordre féministe « mon corps m'appartient », elle le pousse jusqu'à son extrême : son corps devient un matériau malléable ; elle use de sa chair pour exposer l'image idéale qu'elle a d'elle-même. Un cas médical extrême : la greffe du visage réalisée pour la première fois en 2005. Le visage n'est jamais une simple surface extérieure. Il manifeste à la fois l'unité et le morcellement de chaque individu.

La conservation de sperme et d'ovules fécondés, les dons d'organes, les « mères porteuses », le transsexualisme, les manipulations génétiques... le vertige gagne. On peut avoir la mère qui donne le gène (ovule), la mère porteuse qui fournit l'utérus, la mère sociale qui donne l'identité civile. La paternité était incertaine, la maternité le devient. Jusqu'où ira le post-humain ?

Les échographies, l'amniocentèse et autres analyses permettent le dépistage précoce des anomalies. L'élimination d'un fœtus pour cause de « déviation » pause la question de la normalité/normativité. Un seul exemple pour s'interroger : la surdité est-elle une infirmité ou une autre langue ? L'île de Martha's Vineyard (États-Unis), qui a eu une proportion très élevée de sourds parmi ses habitants, a développé sa propre langue des signes que tous parlaient. Ainsi, en 2002, deux lesbiennes américaines ont voulu un enfant à leur image, sourd de naissance. Praticqué trois jours après une fécondation in vitro, le diagnostic

préimplantatoire permet d'analyser les embryons, qui comptent alors six à dix cellules, afin d'implanter dans l'utérus ceux qui sont indemnes de la maladie génétique ou chromosomique dont les parents sont porteurs. Il est autorisé en France depuis 1994. L'avortement de « confort » (choix des caractéristiques de l'enfant) se profile. « Le corps n'est plus l'incarnation irréductible de soi, mais une construction personnelle, un objet transitoire et manipulable susceptible de maintes métamorphoses selon les désirs de l'individu. S'il incarnait autrefois le destin de la personne, son identité intangible, il est aujourd'hui une proposition toujours à affiner et à reprendre » (David Le Breton, *Sociologie du corps*).

■ Corps objet

On peut faire naître un enfant donneur pour guérir un autre enfant. L'embryon doit avoir trois qualités : un potentiel de développement, ne pas avoir la maladie qu'on recherche, et être compatible avec le malade. On utilise de fait le sang du cordon du bébé qui vient de naître, pas le bébé lui-même. Première naissance en août 2000 pour soigner une sœur leucémique. Pendant le traitement du cancer de Henrietta Lacks (1920-1951), une femme afro-américaine, des chercheurs ont effectué des biopsies à son insu et sans son consentement. Les cellules ainsi prélevées sont devenues la première lignée cellulaire « immortelle » et ont permis des avancées scientifiques inestimables, comme la mise au point du vaccin contre le papillomavirus humain (HPV), du vaccin antipoliomyélitique, de médicaments contre l'infection à VIH et certains cancers et, plus récemment, des travaux de recherche essentiels sur la Covid-19. « La communauté scientifique mondiale a caché la race d'Henrietta Lacks et sa véritable histoire » (un.org). Plus de 50 millions de tonnes de cellules HeLa ont au total été utilisées dans le monde, et elles ont servi à quelque 75 000 études de laboratoire.

■ L'anthropotechnie

C'est le corps biologique qui s'impose, celui que les laboratoires savent manipuler. On raisonne en termes de production, de stockage, de pénurie, de coût. Qu'est-ce qu'un embryon conservé à -196° ?

L'anthropotechnie modifie l'être humain sans but médical ; doit-on s'en réjouir ou le redouter ? Des philosophes transhumanistes (Anders Sandberg, James Hughes...) défendent la « liberté morphologique » comme un droit fondamental dans une société démocratique libérale contre les pouvoirs abusifs de l'État (ou de toute autre puissance, telle une Église). C'est oublier que les biotechnologies sont mises en œuvre surtout par des entreprises privées à but lucratif (exemples 23andMe ou Calico proches de Google).

Le transhumanisme critique le paradigme thérapeutique. Il souhaite une médecine d'amélioration et de convenance qu'elles que soient les raisons : esthétique, choix du sexe, eugénisme, prothèses, longévité, molécules pour la mémoire ou la cognition, implants de puces... C'est conforme à l'image de l'individu moderne, performant et compétitif, qui cherche à maximiser son capital humain dans tous les domaines et travaille sur lui-même pour s'améliorer et être toujours plus efficace. Le sport de compétition de haut niveau est une vitrine de cette idéologie.

La *Déclaration universelle sur le génome humain et les droits de l'homme* de l'Unesco (1997) proclame « la nécessité de protéger le génome humain particulièrement pour le bien des générations à venir, en même temps que les droits et la dignité des êtres humains, la liberté de la recherche et la nécessité de la solidarité. » La priorité du respect de la personne humaine sur la recherche, le refus des discriminations, la confidentialité des données sont mentionnés. Le clonage à des fins de reproduction d'êtres humains est une pratique contraire à la dignité humaine et il ne doit pas être autorisé sauf pour la recherche. Le biologisme dominant, courant de pensée qui cherchait à protéger une espèce humaine intangible à travers la sacralisation de son génome, a été en partie écarté. Être humain, c'est une conduite dans le monde.

■ 4. Le corps exhibé

« Notre corps est livré à tout le monde par le regard » (Jean-Paul Sartre, *Entretiens avec Michel Contat*). « Le corps aussi est un grand acteur utopique, quand il s'agit des masques, du maquillage et du tatouage.

Se masquer, se maquiller, se tatouer, ce n'est pas exactement, comme on pourrait se l'imaginer, acquérir un autre corps, simplement un peu plus beau, mieux décoré, plus facilement reconnaissable ; se tatouer, se maquiller, se masquer, c'est sans doute tout autre chose, c'est faire entrer le corps en communication avec des pouvoirs secrets et des forces invisibles. Le masque, le signe tatoué, le fard déposent sur le corps tout un langage : tout un langage énigmatique, tout un langage chiffré, secret, sacré, qui appelle sur ce même corps la violence du dieu, la puissance sourde du sacré ou la vivacité du désir » (Michel Foucault, *L'utopie du corps*). « L'exposition » du corps engendre l'admiration (*Le Discobole* de Myron) ou la flétrissure, comme l'infamante fleur de lys qui marque Milady de Winter (*Les Trois Mousquetaires*). Le tatouage qui sert à exclure devient un signe d'appartenance collective pour être désormais un moyen d'afficher sa singularité.

▣ Pour le pire

Selfie

C'est au xv^e siècle que le portrait prend son essor dans la peinture renversant l'interdit de la représentation de la personne. Regardez les deux tableaux de Jan Van Eyck, *La Vierge du chancelier Rolin* et *Le portrait des Arnolfini*. Le visage représente le corps à lui tout seul et l'individu s'expose sans autres références. En ces temps, les corps difformes des carnivals provoquent en utilisant tous les organes, des ventres énormes aux phallus. Aujourd'hui : « Pour *selfie* un mot plus juste et plus élégant : egoportrait » (Dany Laferrière de l'Académie française). Tout est dit de cette pratique narcissique, venue des écolières japonaises, qui paraît sans limites : pendant des obsèques, après l'acte sexuel...

Esthétisme dépravé

Les exemples sont nombreux qui le plus souvent concernent le corps de la femme. Illustration : la tradition des pieds bandés en Chine qui dura un millénaire. Au départ, un fétichisme sexuel qui est

devenu une tradition et un marqueur d'une haute position sociale. Une torture constante qui pouvait entraîner la mort par septicémie.

Racisme

En 1896, la Suisse créait un zoo humain de 200 personnes venues du Sénégal. Les visiteurs payaient pour les observer en train de « vivre ». Les exhibitions de personnes considérées comme « différentes » en raison de leur apparence physique étaient courantes en Occident. Ces exhibitions ethniques mêlaient le racisme « scientifique » des universités avec le racisme populaire (Letizia Gaja Pinoja, *theconversation.com*). Un exemple : la Vénus Hottentote, Saartjie Baartman, une esclave née en Afrique du Sud vers 1789. Sa morphologie en fait une attraction foraine, puis une exploitée sexuelle. Son corps est disséqué en France pour prouver la supériorité de la race blanche. Le système dominant idéologise le corps : la Vénus Hottentote représente le passage de l'humain naturel à son animalisation par la société matérialiste. La différence corporelle devient un stigmate. La grande difformité physique nous révèle nos craintes liées au corps mutilé, dégradé, non viable.

▣ Et le meilleur

Danse

C'est l'art où le corps est à la fois l'acteur et l'objet. « Elle prétend dire le tout de la vie avec les seuls mouvements du corps, la pensée faite corps » (Daniel Sibony, *Le corps et la danse*). L'homme, Nietzsche l'invite d'abord à la danse pour vaincre tout esprit de pesanteur, pour être dans l'ivresse dionysiaque, pour ressentir son corps, « être plus puissant, sage inconnu. Seules les pensées qu'on a en marchant valent quelque chose. » « L'homme s'est aperçu qu'il possédait plus de vigueur, plus de souplesse, plus de possibilités articulaires et musculaires, qu'il n'en avait besoin pour satisfaire aux nécessités de son existence... Nous avons trop de puissances pour nos besoins... Nous pouvons exécuter une foule d'actes qui n'ont aucune chance de trouver un emploi dans les opérations indispensables